L'APPRENTISSAGE DU GREC EN ÉGYPTE OU LE CHANGEMENT DANS LA CONTINUITÉ

C'est grâce aux très nombreux documents qui ont été découverts en Égypte que nous pouvons nous faire une idée assez précise de la façon dont le grec a été enseigné dans l'Antiquité. En effet, sur l'époque classique, qui, évidemment, nous intéresse au premier chef, nous n'avons que fort peu de renseignements et, pratiquement, aucun document.

Nous allons néanmoins partir de ces fondations si fragiles pour tenter, à l'aide des documents d'époque ptolémaïque [1], de suivre, pas à pas, les petits Grecs dans l'apprentissage de leur langue. Dans une seconde partie, nous étudierons avec précision les documents datant des époques romaine [2] et byzantine afin de déceler les caractères essentiels de l'évolution qui s'est produite, au cours de cette période, dans la façon d'enseigner le grec.

I. L'enseignement du grec avant l'ère chrétienne

1. Les grands principes : l'éducation grecque [3] apparaît avant tout comme une éducation libérale, de caractère éthique, fondée sur la tradition, conçue comme un véritable dressage à partir d'une formation lente et progressive.

L i b é r a l e, l'éducation grecque s'est toujours vantée de l'être. Son but, tel que le définit Platon [4], consiste à produire chez l'enfant un développement harmonieux du corps et de l'âme, un authentique équilibre. Si l'enfant, si l'adolescent font des études, ce n'est pas, surtout pas, en vue d'acquérir un métier, mais c'est pour devenir pleinement homme [5]. Cette παιδεία, dont l'acquisition constitue la finalité première de l'éducation, est devenue, à l'époque hellénistique, le bien suprême aux yeux des Grecs, qu'ils fussent demeurés en Grèce même, devenue province macédonienne, puis romaine, ou vécussent dans les comptoirs ou les colonies disséminés à travers le monde. Dans le premier cas, cette παιδεία était une fin en soi, dans le second, elle constituait pour les Grecs l'unique moyen de se différencier des barbares[6] et l'héritage le plus important qu'un père pût léguer à ses enfants. Selon la célèbre formule de Ménandre, reprise par Platon, l'éducation apparaît comme « le bien le plus précieux

[1] L'époque ptolémaïque s'étend de la conquête de l'Egypte par Alexandre à 30 av. J.C.

[2] L'époque romaine s'étend de 30 av. J.C. à 284. L'époque qui lui succède porte le nom d'époque byzantine et se termine, en ce qui concerne l'Egypte, au début du VII[e] s.

[3] Nous ne nous intéresserons dans cet article qu'à la partie intellectuelle de l'éducation et, plus précisément, à l'apprentissage de la langue.

[4] *Lois* VII 788c, *Clitophon* 407c, *Protagoras* 326b.

[5] *Ibidem*, 312b.

[6] Isocrate, *Panégyrique*, L.

StCl XXV, 1987, București, p. 7—21

qui soit donné aux mortels ». Ce caractère libéral de l'éducation est spécifique de l'éducation grecque. Si nous nous référons aux deux grands types d'éducation qui ont précédé l'éducation grecque, l'éducation orientale d'origine sumérienne, et l'éducation égyptienne, nous constatons que, dans les deux cas, les enfants allaient en classe pour se préparer à leur futur métier, celui de scribe [7]. Il s'agissait donc d'une finalité strictement utilitaire. C'est un but moral que les Grecs, à toutes les époques, ont assigné à l'éducation. L'idéal visé par l'éducation archaïque et classique est d'ordre exclusivement éthique, c'est la καλοκἀγαθία. Les citharistes, auprès desquels les enfants, à l'origine, apprenaient à lire et écrire, se transmettaient religieusement les chants traditionnels propres à élever leur âme et les inciter à la vertu [8]. Ce sont les poèmes de Tyrtée, de Solon, de Phocylide, de Théognis que chantaient les enfants et qu'ils apprenaient par cœur. Platon souligne bien que les parents attachaient à la formation morale de leurs enfants une importance beaucoup plus grande qu'à leurs progrès scolaires. Pour la mener à bien, tous collaboraient : parents, nourrice, pédagogue, maîtres ; en un mot, tous ceux qui avaient des contacts avec les enfants [9]. Les noms des auteurs que nous avons cités prouvent que l'éducation était fondée sur la tradition. C'est à l'aide des poèmes épiques et lyriques que les maîtres apprenaient à lire et à écrire aux enfants [10]. Le poète le plus couramment cité est Homère, dont l'œuvre apparaissait aux Anciens comme éminemment morale et constituait une véritable somme [11]. L'omniprésence d'Homère dans l'éducation est parfaitement soulignée dans un texte imagé d'Héraclite, qui montre que, depuis la toute première enfance jusqu'à l'âge adulte, les Grecs ne quittaient pas Homère [12]. Ne trouvons-nous pas sur un ostrakon du IIIe s. la formule significative

θεὸς οὐκ ἄνθρω-
πος ‘Ὅμηρος [13] ?

L'extraordinaire faveur dont jouissait Homère n'a pas disparu avec le triomphe du christianisme. Il n'est que de feuilleter les ouvrages des auteurs chrétiens pour constater que les citations homériques fleurissent sous leur plume et point ne leur était besoin de recourir au texte : leur mémoire était ornée de toutes les citations homériques qu'ils avaient apprises par cœur sur les bancs de l'école [14]. En effet, ce sont les vers d'Homère, et ce jusqu'au VIIe s., que les enfants recopiaient pour apprendre à écrire ; plus tard, ils traduisaient le texte homérique dans la langue de leur temps, s'exerçaient à résumer les différents chants, à en faire des paraphrases. Les épopées homériques constituaient également le caté-

[7] Cf., pour l'Égypte, le *Livre de Kémyt* et la fin de la *Satire des Métiers*.

[8] Cf. Aristophane, *Les Nuées*, 963–968.

[9] *Protagoras*, 325c, 326a.

[10] *Protagoras*, 325c–326a et *Lysis* 213e.

[11] Cf. Xénophon, *Banquet* III.

[12] *Allégories homériques* I 5 (6).

[13] *Ostr. Mich.* 1100.

[14] Cf. Théodoret, *Thérapeutique*... I 8.

chisme où les enfants apprenaient à connaître les dieux [15]. Ils étudiaient aussi des passages d'Hésiode [16].

L'éducation était conçue comme un véritable d r e s s a g e du fait du rôle pratiquement exclusif que jouait la mémoire dans la formation : avant d'apprendere par cœur des passages d'Homère et d'Hésiode, les petits Grecs devaient mémoriser des centaines de mots groupés selon le nombre de leurs syllabes ou par thèmes. Ce caractère est renforcé par l'importance que jouaient les châtiments corporels : Platon est particulièrement explicite à cet égard [17]. Tout aussi révélatrice est la formule que l'on trouve sur quantité d'ostraka : φιλοπόνει, formule dont une tablette de Berlin [18] donne la véritable signification : φιλοπόνει, ὦ παῖ, μὴ δαρῇς. Aussi ne sommes-nous pas étonnés de voir Aristophane évoquer les coups qui sanctionnaient tout manquement à la discipline [19] ni d'apprendre que les maîtres ne se séparaient jamais ni de leur fouet ni de la férule dont ils cinglaient les oreilles des écoliers indociles ou inattentifs ou assénaient des coups secs sur leurs doigts [20].

Il n'est pas sans intérêt de constater que tous les traits que nous venons de citer étaient déjà caractéristiques de l'éducation sumérienne et de l'éducation égyptienne : la littérature sapientielle, très ancienne et très importante à Sumer, servait de base à l'éducation [21]. En Égypte, c'étaient des *Sagesses* ou « collections de sentences et de textes édifiants conçus pour la formation générale » [22] qui étaient enseignées dans les écoles. Ces textes étaient traditionnels : ils étaient tous écrits en Moyen-Égyptien, c'est-à-dire au XXe s. av. J.C. L'éducation était conçue comme un dressage : les petits Sumériens apprenaient des centaines de monosyllabes, des centaines de polysyllabes, des centaines de mots groupés par thèmes sémantiques [23]. La base de l'enseignement en Égypte était constituée par les *Onomastica* [24]. Les châtiments corporels y étaient chose courante : l'hiéroglyphe pictographique générique qui accompagnait le mot *s'b'yt* (enseignement) n'est autre qu'un homme tenant un bâton ! Les proverbes sont aussi révélateurs à cet égard : « L'enfant a un dos et il écoute quand on le frappe » [25]. Un écolier écrivant à son ancien maître lui rappelle que « ses os ont été brisés comme ceux des ânes » [26]. On formait les écoliers en Égypte « comme on apprend aux singes à danser »

[15] *P.S.I.* I 19. Homère était déjà « classique » au VIIe s. av.J.C. comme en témoigne le fr. 10 de Xénophane.

[16] Cf. Eschine, *Contre Ctésiphon* 135.

[17] *Protagoras* 325d.

[18] Tablette n° 13234 (A. Erman F. Krebs, *Aus den Papyri der Königlichen Museen*, Berlin, 1899, p. 233).

[19] *Les Nuées* 963, 969 971.

[20] *Anthologie Palatine* VI 294.

[21] Cf. H. Schmökel, *Sumer et la vie sumérienne*, traduction de L. Jospin, Paris, 1964, p. 123.

[22] E. Drioton, *Histoire des Religions*, Paris, 1955, III p. 26.

[23] Cf. S.N. Kramer, *The Sumerians, their history, culture and character*. Chicago, 1964 (2e éd.), ch. VI, pp. 229-248.

[24] Les plus utilisés semblent avoir été les *Onomastica* d'Aménopé. Il en existe un excellent exemple dans le *papyrus Hood* qui figure au British Museum.

[25] *Pap. Anastasi* III 9, cité par Ch. Maystre, *Un exercice d'écolier sur un ostrakon du Musée d'Art et d'Histoire*, Genava, XVI, 1938, pp. 66—75.

[26] F. Buisson, *Nouveau Dictionnaire de Pédagogie*, Paris, 1911, p. 537

et comme « on dompte les chevaux » [27]. Quant à Sumer, toutes les activités scolaires y étaient ponctuées par le fouet [28].

2. La formation intellectuelle proprement dite, ou, plus précisément, l'acquisition des rudiments, se caractérisait par sa lenteur et son caractère progressif. Les petits Grecs se rendaient en classe avec leur matériel scolaire [29] et écrivaient sur des tablettes rectangulaires, faites généralement en bois de sapin et enduites d'une mince couche de cire, avec un stylet, ou, plus souvent encore, sur des ostraka, ces fragments de poterie que leur donnaient leurs parents pour qu'ils pussent s'y exercer. Ils apprenaient en même temps à lire et à écrire et cet apprentissage durait longtemps, quatre ans selon Platon. Leur première tâche consistait évidemment à apprendre l'alphabet. Selon Denys d'Halicarnasse, leurs maîtres leur enseignaient d'abord les noms des lettres, puis, lorsqu'ils les connaissaient parfaitement, leurs formes [30]. Il semble que l'alphabet versifié mis en musique par Kallias, un contemporain de Périclès, ait eu le plus grand succès : il constituait le prologue d'une comédie dont le chœur était constitué par les vingt-quatre lettres de l'alphabet ; en voici une reconstitution conjecturale :

ἔστ' ἄλφα, βῆτα, γάμμα, δέλτα τ', εἶ τε, καί
ζῆτ', ἦτα, θῆτ', ἰῶτα, κάππα, λάμβδα, μῦ,
νῦ, ξεῖ, τὸ οὖ, πεῖ, ῥῶ, τὸ σίγμα, ταῦ, τὸ ὖ,
παρόντα φεῖ τε χεῖ τε τῷ ψεῖ εἰς τὸ ὦ [31].

Fort nombreux sont les documents illustrant la façon dont les petits Grecs apprenaient l'alphabet ; ils s'efforçaient de reproduire le plus fidèlement possible les caractères inscrits légèrement comme modèles [32]. La vérité oblige à reconnaître que le résultat est parfois décevant et s'apparente à la caricature [33]. Les documents nous ont conservé des alphabets tronqués, des alphabets complets présentés horizontalement [34], en lettres minuscules et en onciales, ou verticalement [35]. Mais les maîtres ne se satisfaisaient pas d'une récitation et d'une reproduction correctes de l'alphabet. Ils estimaient plus prudent de vérifier la solidité de cette acquisition

[27] *Papyrus Anastasi*, III 8.

[28] Très révélateur à cet égard est un fragment d'essai consacré à l'éducation des scribes et composé au troisième millénaire par un maître d'école sumérien (S.N. Kramer, *Schooldays: A Sumerian Composition relative to the education of a scribe*, Journal of American Oriental Society, LXIX, 1949. pp. 199—205). Il y raconte ses souvenirs d'enfance et relate une journée particulièrement noire. Qu'on en juge : Il fut fouetté pour n'avoir pas terminé sa tablette, pour avoir parlé lorsque le surveillant avait le dos tourné, pour s'être levé sans permission, pour être sorti dans la rue en l'absence du surveillant, pour avoir mal appris sa leçon de sumérien ! Devant son désespoir, son père invita à dîner le directeur de l'école, lui offrit un bon repas, le combla de cadeaux, moyennant quoi, le maître fit de l'enfant le plus vif éloge et lui prédit un brillant avenir !

[29] Ce matériel est abondamment décrit dans l'*Anthologie Palatine*, VI, 62, 63, 64, 67, 68.

[30] *De Compositione uerborum*, XXV, 41.

[31] J. K. Freeman, *Schools of Hellas*, Londres, 1907, pp. 88—89.

[32] *Protagoras*, 326d.

[33] *E.g.* un ostrakon du I[er] s. av.J.C. publié par D. Hagedorn, *Zwei Spielverse*, ZPE II 1968, p. 68.

[34] Citons un document d'époque ptolémaïque : *Ostr. Mich.* 1099.

[35] H.J.W. Tillyard, *Laconian Excavations at Sparte*, Annual British School of Athens, XII, 1906, th. 28.

toute fraîche en obligeant les bambins à réciter l'alphabet à rebours [36], puis à associer la première et la dernière lettres, la seconde et l'avant-dernière, la troisième et l'antepénultième et ainsi de suite[37]. Ce n'est qu'à ce moment qu'ils jugeaient opportun de passer à la seconde étape de l'acquisition des rudiments, celle de l'apprentissage du s y l l a b a i r e.

La comédie dont nous avons cité le prologue nous renseigne sur la façon dont l'apprenaient les enfants :

Βῆτα	Ἄλφα	ΒΑ
Βῆτα	Εἶ	ΒΕ
Βῆτα	Ἦτα	ΒΗ
Βῆτα	Ἰῶτα	ΒΙ
Βῆτα	Οὖ	ΒΟ
Βῆτα	Ὗ	ΒΥ
Βῆτα	Ὦ	ΒΩ

Les maîtres allaient tout naturellement des groupes simples aux groupes complexes [38], suivant le principe pédagogique fondamental qui consiste à diviser toujours les difficultés en allant toujours du connu à l'inconnu. En ce qui concerne les syllabes élémentaires, l'exercice le plus couramment pratiqué consistait à faire suivre successivement toutes les consonnes des sept voyelles [39]. Pour les syllabes de trois lettres, nous possédons — chose rarissime — un document contemporain de Démosthène : c'est un fragment d'amphore peint en noir sur lequel un petit Grec a écrit à la pointe des groupements de syllabes : la première colonne contient les sept voyelles suivies de *rhô*, les autres sont constituées par des syllabes trilittères comprenant les sept voyelles suivies de *rhô* et précédées des consonnes suivant l'ordre alphabétique [40]. Un second type est celui dans lequel c'est la première consonne qui est fixe [41]. Les syllabes quadrilittères sont peu représentées [42]. Ces syllabes contiennent deux consonnes : la seconde, *rhô*, la dernière, *sigma*. Le *rhô* est précédé successivement de toutes les consonnes et suivi, chaque fois, des sept voyelles. Soucieux de ne pas faire écrire à leurs élèves des séquences imprononçables, les maîtres ont parfois substitué le *nu* au *rhô*, après *mu* par exemple, et ont simplement supprimé la seconde consonne après *nu* et *xi*. Ce souci permanent des réalités linguistiques caractérise les maîtres de l'époque ptolémaïque et du début de l'époque romaine. L'abondance des exercices destinés à faire acquérir aux enfants le syllabaire témoigne de l'extrême lenteur de la

[36] A.E.R. Boak, *Greek and Coptic School Tablets at the University of Michigan*, Classical Philology, XVI, 1921, p. 190.

[37] J.G. Milne, *Relics of Greco-Egyptian Schools*, JHS XXVIII, 1908, p. 122.

[38] Platon, *Politique*, 278b.

[39] L'un des exemples les plus intéressants de ce type d'exercice se trouve sur la paroi d'un hypogée situé à Beni-Hassan el Gadim, en Moyenne Égypte (J.F. Champollion, *Les Monuments d'Égypte et de Nubie*, Paris, II, 1872, p. 460). Cf. O. Guéraud et P. Jouguet, *Un livre d'écolier du IIIe s. av. J.C.*, Publications de la Société royale égyptienne de papyrologie, Textes et Documents II, 1938, pl. 1, et U. Wilcken, *Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde*, I Berlin, 1912, nº 139 (IIe s. av. J.C.).

[40] *I. G. Euclidis aetate posteriores*, 2784. Cf. Guéraud—Jouguet, pl. 1 (consonne fixe, *nu*).

[41] J. F. Champollion, *ibidem*.

[42] U. Wilcken (U.P.Z. p. 147, IIe s. av.J.C.) et K. Wessely (St. Pal. II, 1902, pl. XLII, nº 4, Ier s.).

progression pédagogique, trait qui caractérisait également la pédagogie sumérienne [43] et égyptienne [44].

Ensuite, les maîtres faisaient apprendre aux enfants des l i s t e s d e m o t s groupés selon le nombre de leurs syllabes, conformément à la loi de progression lente et minutieuse que nous avons vu observer dans l'apprentissage du syllabaire. Cette étude présente un double intérêt : elle constitue une étape importante dans l'apprentissage de la lecture avec le passage de la syllabe au mot et joue un rôle pédagogique essentiel en raison du contenu des listes. De cette période, nous n'avons qu'une liste de monosyllabes [45] qui contient des mots rares difficiles à prononcer et destinée à perfectionner l'élocution des enfants : πύξ, λάξ, στράγξ, κνάξ, κλάγξ, des mots désignant les parties du corps : κήρ, ῥίν, πούς, χείρ, des noms d'animaux : χήν, αἴξ, ὗς, λύγξ, et des mots désignant des éléments familiers aux enfants : πῦρ, φλοῦς, θίν. Le *Manuel* contient une liste de noms de dieux et une liste de fleuves après la liste de monosyllabes. Contrairement à ce qui se produit pour les dissyllabes, ces noms n'étaient pas séparés en syllabes ; ils ne constituaient donc pas un exercice de lecture ; le maître devait les faire apprendre par cœur à ses élèves afin de leur donner une initiation religieuse et historique : les fleuves contenus dans la liste sont ceux qui jalonnent les campagnes, toutes récentes, d'Alexandre — avant même qu'ils sussent lire couramment. Les disyllabes sont au nombre de dix huit, comme les monosyllabes. Sur le plan morphologique, ces substantifs appartiennent à toutes les déclinaisons. Ils sont groupés soit par assonances, soit par thèmes et sont tous des noms propres : cinq divinités, dont Nérée, Phoibos, le Nil ; neuf héros dont quatre, Ajax, Teucros, Hector et Clonneus, se sont illustrés à la Guerre de Troie, et dont trois, Zéthos, Nélée et Castor, ont des frères jumeaux ; trois noms d'hommes dont Théron, le tyran d'Agrigente ; et celui d'un type de fanfaron dans la Comédie Nouvelle, Thrason. L'utilisation que faisaient les maîtres de ces listes reste, hélas, conjecturale. Aucun document ne nous éclaire sur ce point. Néanmoins, si nous nous référons aux passages du *Protagoras* que nous avons évoqués, on peut supposer qu'ils profitaient de tous ces noms de héros pour faire naître dans le cœur de leurs élèves le culte de l'honneur, du courage, la recherche de la prouesse, le respect des lois divines, l'horreur de l'*hybris*, l'amour des vraies valeurs auxquelles il convient de tout sacrifier, même la vie. La liste de trisyllabes ne contient que sept noms de héros mythologiques, dont Ulysse et Alkinoos, Pélias et Jason, Achille et Télèphe. A l'évidence, les épopées homériques tiennent une place prépondérante dans ce *Manuel*, ce qui n'est nullement étonnant si l'on songe qu'Homère était considéré comme l'éducateur par excellence. La liste de tétrasyllabes compte neuf noms propres et voit apparaître les Labdacides avec Etéocle et Polynice, auprès desquels figure l'un des Sept, Hippomédon. Les autres héros sont des combattants de la Guerre

[43] Après avoir appris les signes, les enfants s'exerçaient à faire des exercices syllabiques élémentaires.

[44] Les petits Égyptiens étaient initiés d'abord aux principaux signes de l'écriture hiéroglyphique, puis étudiaient, par paliers, l'écriture hiératique et, enfin, la cursive (G. Reisner, *A Scribe's Tablet found by the Hearst expedition at Gaza*, Zeitschrift für Aegyptische Sprache, XLVIII, 1911, pp. 113—114 ; B. van de Walle, *Problèmes relatifs aux méthodes d'enseignement dans l'Égypte ancienne, Actes du Congrès de Strasbourg*, 1963, p. 191—207.

[45] Guéraud—Jouguet, pl. 2.

de Troie. Pour la première fois, nous voyons figurer dans ces listes le nom d'un auteur littéraire, Callimaque. Dix noms de pentasyllabes terminent cette étape de l'acquisition : huit noms de personnages mythologiques ou historiques assez obscurs, exception faite d'Anaxagore, et pour la première fois, deux noms communs désignant des métiers. Si l'on excepte ces deux noms et ceux de Callimaque et d'Anaxagore, l'on constate qu'à l'époque ptolémaïque — et il devait en aller de même à l'époque classique — la première éducation se faisait à peu près exclusivement par la mythologie.

L'apprentissage de l'écriture allait de pair avec celui de la lecture et il est très probable que les enfants copiaient ces listes de mots avant de les apprendre [46], puis s'essayaient à copier de petits textes [47]. L'importance jouée par les listes de mots dans l'acquisition des rudiments n'est nullement spécifique de l'éducation greque [48].

Aussi stupéfiant que cela puisse paraître, alors que nous venons de constater dans les premières étapes une progression très lente, il n'existait aucun intermédiaire entre les pentasyllabes et les textes. Les élèves qui étudiaient le *Manuel* d'époque ptolémaïque passaient immédiatement à la lecture d'un extrait des *Phéniciennes* [49] dont les mots étaient séparés en syllabes : c'était là leur premier exercice de lecture suivie. Cela prouve qu'à cette époque on ne se souciait guère de faciliter la tâche aux enfants. Les textes qui figurent dans la seconde partie du *Manuel* semblent destinés à illustrer les différents genres et les différents mètres : extrait de *l'Odyssée* [50], épigramme [51], poème en distiques, fragments comiques [52].

II. L'enseignement du grec après l'ère chrétienne

Nous allons rencontrer les mêmes types d'exercices, conçus parfois différemment et une progression nouvelle après les listes de mots. En ce qui concerne l'alphabet, nous retrouvons les mêmes exercices qu'à la période précédente, mais aussi un exercice qui exige une attention soutenue : il s'agit d'écrire l'alphabet en sautant systématiquement trois lettres [53]. Un autre document associe les alphabets grec et latin [54].

Pour l'acquisition du syllabaire, les maîtres de l'époque byzantine faisaient précéder les voyelles non seulement de toutes les consonnes, mais encore de toutes les voyelles [55]. Ils créaient ainsi des séquences impro-

[46] Cf. d'autres listes contenues dans *Ostr. Edfu* 305 et dans un Ostrakon grec du Musée du Caire (N. Lewis, *Et. Pap.* III n° 23, noms d'élèves).

[47] Texte sur le lieu de naissance d'Homère (U. Wilcken, *Greek Ostraka* II 1148 (IIe s. av.J.C.) et *Il.* VI 147—149 (*P. Oxy.* IV 761, Ier s. av.J.C.) : il s'agit des vers fréquemment cités où Homère compare la destinée des hommes à celle des feuilles.

[48] Cf. *supra*, pp. 4 et 5.

[49] V. 529—534 (condamnation faite par Jocaste de l'ambition).

[50] V. 116—124. Le texte n'est plus découpé en syllabes. Il s'agit, un peu curieusement, du passage où Calypso revendique pour les déesses le droit de s'unir au mortel de leur choix.

[51] Épigramme sur une fontaine, caractéristique de l'alexandrinisme.

[52] Monologues de deux cuisiniers, le second est extrait du *Phonikidès* de Straton.

[53] *P. G. Vindob.* 29274, s. 11, fol. VI[5].

[54] *P. Oxy.* X 1315 (Ve—VIe s.).

[55] J. G. Milne, *loc. cit.*, p. 123.

nonçables qui n'existent pas dans la langue, vraisemblablement dans le but d'innover et de se démarquer, par leur ingéniosité, de leurs prédécesseurs. La même tendance se retrouve dans les syllabes trilittères.Comme consonne finale fixe, nous rencontrons à plusieurs reprises des occlusives [56]. Or, ces groupes sont fort rares dans la langue. Nouvelle combinaison : les sept voyelles entre deux consonnes identiques présentées dans l'ordre alphabétique [57]. Or, ces séquences ne se rencontrent pratiquement jamais. Ces raffinements, aussi ingénieux qu'artificiels, inventés dans une indifférence totale aux réalités linguistiques, sont tout à fait révélateurs de la sclérose qui frappe les civilisations finissantes.

Les listes de mots sont fort nombreuses. Un document tardif (IV s.) fait en quelque sorte pendant au *Manuel* d'époque ptolémaïque, il s'agit du *Papyrus Bouriant* : c'est un cahier formé de onze feuillets réunis par un cordonnet. Ces feuillets sont tous opisthographes ; ils sont écrits dans une onciale malhabile et irrégulière ; les fautes, fort nombreuses, indiquent qu'il s'agit d'un recueil de leçons à apprendre, dicté par le maître. Le cahier s'ouvre sur les listes de mots. Dès la liste des monosyllabes, nous notons une transformation fort importante : ils sont au nombre de vingt-quatre, présentés par ordre alphabétique. Dès l'époque romaine, cet ordre s'est imposé et on le retrouve partout : dans les listes de mots, dans les recueils de sentences, dans les rédactions, comme dans des épigrammes, des hymnes. Il est bien évident que son emploi systématique facilite la tâche aux enfants, et cela est tout à fait nouveau. Nous retrouvons ici des mots difficilement prononçables, des noms désignant les parties du corps, des noms d'animaux, mais aussi des noms de dieux, dont Zeus, deux noms communs : φῶς et δρῦς, un adjectif homérique, ἐύς, un pronom τίς et un mot invariable, ὡς. La présence de cet adjectif homérique et d'autres noms poétiques, comme ψάρ et ἴς, prouve que le maître a eu recours à un *corpus* poétique, sans chercher à apprendre aux enfants des noms d'êtres ou de choses qui leur fussent familiers. Cela confirme la tendance que nous avons dégagée à propos du syllabaire. Les documents contenant des listes de dissyllabes sont nombreux. Citons d'abord deux documents du Ier s. : le premier [58], très mutilé, contient deux colonnes de mots ; seule, la seconde est lisible ; on y déchiffre aisément quatre mots commençant par *kappa*. L'ordre alphabétique est ici doublement respecté en quelque sorte, puisque non seulement les quatre dissyllabes ont la même initiale, mais elle est suivie successivement des sept voyelles ; les deux premiers mots et le dernier manquant, ne subsistent que deux noms communs et deux noms propres, Céphée, roi de Tégée, qui trouva la mort avec ses vingt fils lors de la guerre que mena Héraklès contre Sparte, et Codros, le roi légendaire d'Athènes. Le second document, beaucoup plus important, contient une série complète de tétra-

[56] H.R. Hall, *Coptic and Greek Inscriptions of the Christian Period*, Londres, 1905, pl. XXVIII, p. 35 (cons. fixes *théta* et *kappa*) ; B. Boyaval, *Tablettes du Louvre en provenance d'Égypte* (Louvre inv. MND 562c verso) Revue Archéologique, N.S. I, 1971, pp. 60—61 (cons. fixe, *delta*). Ajoutons à ces documents une planchette du Caire, non datée, signalée par P. Jouguet (*op. cit.*) dans son commentaire sur les groupements de syllabes (cons. fixe *bêta*.)

[57] K. Wessely, *op. cit.*, pl. LV et A.E.R. Boak, *op. cit.*, p. 189, tabl. 1 recto.

[58] *Ostr. Edfu* II 307.

des alphabétiques de dissyllabes [59]. Plus d'un tiers d'entre eux sont des noms propres : six figurent dans le *Manuel*, nous en retrouverons quatorze dans le *Papyrus Bouriant*. Cela indique que les maîtres, pour composer leurs listes, puisaient dans des recueils de mots vraisemblablement groupés selon le nombre de leurs syllabes. Les noms de dieux sont peu nombreux, citons seulement Éros et Hermès ; en revanche, les héros sont bien représentés avec Ajax, Hector et Dolon. Mais, contrairement à ce que nous avons observé dans le *Manuel*, ces deux catégories ne sont pas les seules ; nous trouvons en effet des noms d'hommes de lettres, Bion et Zoïle, celui d'un physicien de l'époque alexandrine, Héron, des noms de personnages de comédie et des termes géographiques : Pylos, l'Indus, l'Oxos ; ces deux fleuves se rattachent aux campagnes menées par Alexandre en 329 et 327. Les noms communs, fort nombreux, concernent les parties du corps, les métiers, l'habitat ; nous y trouvons des noms d'animaux, de plantes, des termes ayant trait à l'architecture, des adjectifs qualificatifs et pronominaux. Reste un nombre impressionnant de mots fabriqués par le maître pour favoriser l'apprentissage du groupe -ξος et des suffixes -(ο)υλος,-υχος, -υξος et -υλος. Malgré tous ces mots inventés, cette liste présente un intérêt certain surtout en raison de l'abondance des mots concrets qu'elle contient. Ce qui fait d'un ostrakon de Karnak du IIe siècle [60] un document important, c'est que la liste alphabétique incomplète dont il est le support contient d'une part les noms de Xerxès et de Cléon, permettant une initiation à l'Histoire par l'évocation des Guerres Médiques et de la Guerre du Péloponnèse, et d'autre part des noms de philosophes : Dion Zénon, Philon, Théon. Ajoutons à ces noms les transcriptions de deux prénoms romains. Cette liste prouve, beaucoup mieux que celle du *Manuel*, qu'elle était destinée à dispenser aux enfants qui apprenaient à lire une certaine culture générale. C'est un livre du maître que contient un papyrus du IIIe —IVe siècle [61]. Il se présente sous la forme de colonnes de dissyllabes, de trisyllabes et de tétrasyllabes. La première série est incomplète car ne subsistent des dissyllabes que ceux qui commencent par les quatre dernières lettres de l'alphabet. Parmi eux, peu de noms propres, parmi lesquels il convient de citer Chiron, Chrysès, Otos, l'un des Aloades célèbres pour avoir enfermé Arès pendant treize mois dans une jarre de bronze, parce qu'il avait été à l'origine de la mort d'Adonis. Ajoutons-y un nom de personnage-type du théâtre de Ménandre et un nom égyptien. Les autres mots sont des noms communs appartenant notamment au vocabulaire de la musique et deux adjectifs qualificatifs. Quant au *Papyrus Bouriant*, il contient une série complète de tétrades se succédant dans l'ordre alphabétique. Dans l'état actuel du document, seuls, soixante-dix-neuf mots sont déchiffrables, les tétrades commençant par *gamma*, *omicron* et *rhô* étant réduites, dans les meilleur des cas, à la lettre initiale. La liste contient à peine un quart de noms communs, appartenant au vocabulaire courant, d'adjectifs poétiques, auxquels il faut ajouter une fausse

[59] PUG II 53 : cf. J. Bingen, *L'exercice scolaire PUG II 53*, Chronique d'Egypte, CXII, 1982, p. 107—110.

[60] J.C. Milne, *op. cit.*, p. 122.

[61] W. Clarysse and A. Wouters, *A schoolboy's exercise in the Chester Beatty Library*, Ancient Society, I, 1970, pp. 201—235.

préposition. Deux noms communs figurent dans les documents précédents, ainsi que quatorze noms propres. Cela ne peut être dû au hasard et prouve l'identité de sources. Peu de noms de dieux — mais notons la présence de deux divinités égyptiennes, Ammon et Horus —, en revanche, de très nombreux héros. Un grand nombre appartiennent à la descendance d'Io : Cadmos, Ino, Penthée, Créon, Lyncée, Persée ; d'autres se rattachent à la légende d'Héraklès : Oineus, Tydée, Nessos, Lichas, Hyllos et Syleus. C'est l'expédition des Argonautes qu'évoquent les noms de Phrixos, Argo, Tiphys, Zétès et Pélée ; pour les épopées homériques, Calchas, Nestor et Memnon voisinent avec Mentor ; *l'Iliade* est également représentée par nombre de personnages épisodiques. L'initiation à l'Histoire est centrée sur la Guerre du Péloponnèse avec Lachès, Phéax et Chairon. Ce sont des moralistes qui représentent l'histoire littéraire, les Sages Solon, Bias et Thalès. N'omettons pas un athlète sicilien chanté par Pindare, dont la présence ici prouve que les poètes ont le pouvoir d'immortaliser ceux qu'ils célèbrent. Habilement composée et aisée à retenir, car l'auteur a groupé les mots par identité de désinence, cette liste permettait au maître qui l'utilisait d'enseigner à ses élèves les plus belles légendes, de leur inculquer les vertus pratiquées par les héros, de leur apprendre les grandes périodes de l'histoire grecque, aussi bien que les noms des Sages, en un mot, de commencer à leur dispenser cette culture générale dont les sophistes avaient souligné l'importance... neuf siècles plus tôt. Deux documents à peu près contemporains contiennent l'un [62], le début d'une liste de mots, avec deux noms propres Ammon et Flavius Valens, des substantifs appartenant au vocabulaire courant et des adjectifs homériques, l'autre, une tablette de bois [63], ne contient que six mots commençant par *alpha*, écrits sous forme syllabique, dont Ammon, l'archonte et l'*aulos*, mots sémantiquement fort riches. D'époque romaine date un fragment de papyrus [64] contenant cinq trisyllabes commençant par *phi* et *khi*, et douze commençant par *gamma*, *delta* et *iota*. Parmi eux, un seul héros mythologique, Danaos, mais un général d'Alexandre nommé Philotas, un historien, Phanias, le célèbre romancier Chariton de Lampsaque, la transcription grecque d'un prénom romain, des noms communs courants et des adjectifs. Dès cette première liste de trisyllabes, nous pouvons dégager les caractéristiques des listes datant des époques romaine et byzantine : la mythologie cède le pas à l'Histoire et à l'histoire littéraire, la proportion des noms propres diminue considérablement ; en outre, c'est au vocabulaire courant et non au *corpus* homérique que sont empruntés noms communs et adjectifs. Une tablette de 212 [65] ne contient que sept mots décomposés en syllabes et commençant par *nu* : une seule divinité, Némésis, deux rois, l'un d'Egypte, Nekho, qui fit ouvrir le canal conduisant à la Mer Rouge et mourut en 594, l'autre de Salamine de Chypre, Nicoclès, le disciple d'Isocrate, un anthroponyme, un nom commun et des adjectifs. En revanche, le papyrus de la Chester Beatty Library contient

[62] *Ostr. Tait* II 2193.

[63] G. Plaumann, *loc. cit.*

[64] *P. Palau Rib.* inv. 121, édité par O'Callaghan, *Vocabulario escolar*, St. Pap. VI, 1967, pp. 103—104.

[65] E. Boswinkel, *Schulübungen auf fünf Leidener Wachstafeln*, *Actes du XIVe Congrès International de Papyrologie*, Oxford, 1974, pp. 25—28.

une liste presque complète de cent vingt noms, dont cent huit noms propres. Le nombre des trisyllabes varie beaucoup suivant les initiales : de deux à douze. La mythologie occupe dans cette liste une place importante — avec de nombreuses divinités marines, des dieux-fleuves, des monstres : Chrysaor, Géryon, Cerbère, la Chimère, les Sirènes, les Centaures ; beaucoup de héros, Sisyphe, Sarpédon, Alcmène et Héraklès, Tantale, Électre, Oreste, des Argonautes, des personnages figurant dans les épopées homériques — mais non exclusive, puisqu'elle contient des termes géographiques : noms de peuples, de villes, d'îles, de fleuves, ainsi que l'Olympe ; des noms de personnages littéraires comiques ; mais surtout des noms d'auteurs littéraires : Chérémon, le poète tragique, Gorgias le sophiste, Xénophon, Zosime, des mythographes et le peintre Zeuxippe. Parmi les quelques noms communs qui figurent dans cette liste dominent les noms de métiers. Ce souci de la culture générale est plus net encore avec le *Papyrus Bouriant*. Les tétrades alphabétiques sont presque complètes et comprennent quatre-vingt-neuf mots dont seulement six noms communs. À l'aide mnémotechnique précieuse que constitue l'ordre alphabétique s'ajoutent les nombreuses assonances. Vingt-cinq des trisyllabes contenus dans cette liste figurent dans celles que nous avons précédemment citées. Les noms de dieux sont fort peu nombreux : Sarapis, Typhée, le géant monstrueux, fils de Gaia, Marsyas, le Silène, les Néréides. Pour la première fois apparaît la guerre des Sept contre Thèbes avec Œdipe et Capanée. À la légende d'Héraklès se rattachent Busiris et Athamas. La Guerre de Troie est représentée par Priam et Anténor, le pacifiste ; autour d'Achille, plus particulièrement, nous pouvons regrouper Éaque, Télamon, Patrocle et Thersite, l'anti-héros, le bossu ridicule et vénimeux ; aux origines d'Athènes se rattachent Démophon et Ménesthée et c'est aux origines de Rome que nous invite à songer la présence de Romulus. Quant à Xisouthros, le héros sumérien du Déluge, c'est à un passé beaucoup plus lointain qu'il nous reporte, l'époque terrible à laquelle les dieux recouvrirent d'eau la terre entière, confiant à Xisouthros la tâche de sauver les êtres vivants en construisant un bateau résistant qui pût contenir sa famille et ses biens, mais aussi des maîtres artisans, le bétail de la plaine et les animaux sauvages. La présence de ce nom dans une liste aussi tardive tendrait à montrer que non seulement les traditions pédagogiques du Proche-Orient s'étaient perpétuées à travers les siècles, mais aussi avaient permis la survivance de certains mythes. Des termes géographiques, notamment Naucratis, les noms de personnages ayant joué un rôle dans la Guerre du Péloponnèse : Callias, l'un des quatre commandants du corps expéditionnaire athénien envoyé en Chalcidique de Thrace en 432 lors de la défection des Potidéens, le stratège Phormion qui assiégea Potidée, le stratège Lamachos, ridiculisé par Aristophane dans *Les Acharniens*, Chariclès, l'un des Trente, l'une de leurs victimes, Chéréphon, l'ami d'enfance de Socrate, les noms d'auteurs littéraires de premier plan : Homère, Pindare, Lysias, Hérode Atticus et Ménandre complètent cette liste. C'est dire la place qu'y tient la culture générale [66]. C'est une liste très incomplète de tétrasyllabes que

[66] Ajoutons à ces documents un ostrakon d'époque byzantine qui ne compte que neuf mots dont quatre sont indéchiffrables (W.E. Crum, *Coptic ostraka*, Londres, 1902, n° 435).

contient le papyrus de la Chester Beatty Library, celle des mots commençant par *phi*, *khi*, *psi* : un seul nom de divinité, Perséphone ; parmi les trois héros figurant dans la liste, seul Philoctète est important ; Phocylide, le moraliste du VII[e]—VI[e] s., Phérécyde, mythographe du début du V[e] s., pour l'histoire littéraire ; Charidème, le stratège athénien envoyé en Thrace contre Philippe en 350 avec dix vaisseaux vides de troupes, pour l'Histoire ; six noms de métiers, quelques autres substantifs et adjectifs complètent cette liste. Dans son ensemble, elle fournit une excellente transition entre le *Manuel* et les listes postérieures : en effet, si la mythologie a cessé d'être omniprésente, elle joue cependant un rôle encore fort important ; néanmoins, le souci d'assurer aux enfants une certaine culture générale est évident. On peut faire une remarque analogue en ce qui concerne le vocabulaire : les substantifs appartiennent au vocabulaire courant ; en revanche, les adjectifs sont presque tous des épithètes de nature et sont empruntés à Homère, Hésiode, Apollonios de Rhodes ou Callimaque. L'emploi systématique de l'ordre alphabétique, comme celui de moyens mnémotechniques — succession de mots commençant par deux, trois ou quatre lettres identiques, ou ayant comme premier terme le même composant, ou des désinences identiques, prouvent que la liste, dictée par le maître — ce qui constituait un bon exercise d'écriture — était apprise par cœur par les enfants dont la tâche était ainsi facilitée. Le *Papyrus Bouriant* ne compte que six tétrasyllabes lisibles, commençant par *alpha* et *bêta*, qui, presque tous, se rattachent à Homère : qu'il s'agisse d'Agamemnon, d'Agapénor qui commandait les vaisseaux arcadiens et du fils de Memnon, Antiloque, pour la mythologie, ou de Basilidès, auteur d'un traité sur le style d'Homère, et d'Aristarque pour l'histoire littéraire. La seule exception est constituée par Bacchylide, ce qui, après la mention de Pindare dans la liste des trisyllabes, prouve l'intérêt de son auteur pour la poésie lyrique. De tous les documents que nous avons examinés, c'est le *Papyrus Bouriant* qui accorde la place la plus importante à la culture générale et ce, dès la liste des dissyllabes. La mythologie n'a pas disparu, tant s'en faut, mais, avec la forte proportion de divinités secondaires mentionnées, elle révèle un déclin de la religion traditionnelle, une expansion du synchrétisme religieux, un intérêt certain pour le pittoresque et l'anecdotique ; la liste accorde une place nettement plus importante aux héros, qu'il s'agisse des descendants d'Io, de la légende d'Héraklès, de la Guerre de Troie ou de l'expédition des Argonautes. Mais, à l'évidence, ce n'est plus la mythologie qui assure à elle seule la formation des enfants. L'Histoire, la géographie et surtout l'histoire littéraire sont amplement représentées. Et cela aussi est révélateur d'une epoque. Saint-Augustin, qui vivait, lui aussi au IV[e] s., ne préconisait-il pas l'acquisition d'une vaste culture générale à partir de répertoires, de résumés et d'aide-mémoire ?

Les seules listes thématiques que nous ayons trouvées à la période précédente avaient pour thèmes les dieux et les fleuves et figuraient dans le *Manuel*. À partir de l'ère chrétienne et surtout à l'époque byzantine, elles sont fort nombreuses. Parmi les listes mythologiques,

citons une liste de dieux égyptiens du IIIᵉ s. [67], un fragment de généalogie mythologique du Iᵉʳ s. [68], deux ostraka d'époque byzantine, fort intéressants, qui classent les dieux selon les options qu'ils ont prises pendant la Guerre de Troie [69], et une liste de divinités et d'abstractions personnifiées du IVᵉ s. [70]. Des listes géographiques contiennent l'une des noms de villes et de fêtes grecques traditionnelles [71], les autres, des noms de peuples et de villes [72]. Le calendrier est représenté par une liste des noms de mois égyptiens [73], une liste des jours de la semaine avec leurs équivalents hébreux [74], une liste des noms de mois romains et égyptiens [75]. Autres thèmes : des noms d'oiseaux [76] et des noms de métiers [77]. Ces listes thématiques, dont nous avons souligné qu'elles constituaient le fondement de la formation à Sumer et en Egypte, se retrouvent, très abondantes, dans les *Hermeneumata Pseudodositheana*, manuels bilingues vraisemblablement destinés à permettre aux Grecs vivant au IIIᵉ s. dans l'Empire romain d'apprendre à p a r l e r latin [78].

De la même époque, datent deux listes a l p h a b é t i q u e s de mots appartenant à toutes les catégories grammaticales [79].

Le stade suivant était constitué par la copie de courtes phrases, notamment de vers d'Homère [80] et de sentences monostiques [81], quand il ne s'agissait pas de punitions [82], et qui terminaient l' a p p r e n t i s s a g e d e l 'é c r i t u r e.

Comme nous l'avons fait remarquer, il n'existait, dans le *Manuel*, aucune transition entre les listes de mots et les textes. En revanche, dans le *Papyrus Bouriant*, après les tétrasyllabes, les enfants avaient à déchiffrer des chries de Diogène, présentées verticalement avec un seul mot par ligne, pour leur permettre de passer insensiblement de la lecture d'une liste de mots à celle d'une phrase. Le temps est révolu où l'enseignement était synonyme de recherche systématique de la difficulté. Ce n'est qu'après

[67] *Ostr. Michigan*, I 656.

[68] *P. Cornell* 55.

[69] J.G. Milne, *op. cit.*, p. 129.

[70] Bulletin de la Société Royale de Lund, 1951—1952, pp. 134—136.

[71] *P. Harris* 49 (IIIᵉ—IVᵉ s.).

[72] B. Boyaval, *loc. cit.*, *Louvre inv.* MND 552g et a (époque byzantine).

[73] *P. Cair. Zen.* IV 59754.

[74] *Mon. Epiphan.* II 618.

[75] *P. Fay.* 135, verso.

[76] *Mon. Epiphan.* II 621.

[77] G. Goetz, *Corpus Glossariorum Latinorum* III, Leipzig, 1892.

[78] *P. Teb.* 278 (Iᵉʳ s.).

[79] *P. Varsov.* 6ᵛ et *Trenta Testi Greci da Papiri Letterari* a cura di M. Manfredi, Florence, 1983, nº 17.

[80] P. S. I. XII 1293, IIᵉ—IIIᵉ s (S. Camelli, *Exercizio calligrafico*, Aeg. XX, 1940, p. 15 et 16); W.E. Crum, *op. cit.* nᵒˢ 611, 613, 614; U. Wilcken, *Ost.* II 1149, *P.Oxy.* IV 761, *P. Rein.* I (Aeg. XI, 1930, p. 169). On trouve également un vers d'Hésiode (J. van Leuwen, *De tabulis ceratis nuper repertis*, Mnemosyne, XXII, 1893, p. 224), un extrait de fable (*P. Varsov.* 7 et 8), des vers iambiques (*P. Ross. Georg.* 12 et 13; *P. Oxy.* VI 966 verso) et même une devinette (*Ostr. Rein.*, inv. 2188, P Collart, *Ostrakon Reinach inédit: la devinette de la chauve-souris*, *Mélanges Maspero*, II pp. 213—217).

[81] G. Kenyon, *Two Greek School Tablets*, JHS XXIX, 1909, pp. 39—40, *Ostr. Edfu* 308, *P.S.I.* XIII 1307, *R. Rain.* n.s. III 39).

[82] *P. Med. Milan.* 73, *Ostr. Tait* I 411—413.

la lecture de ces chries qu'on passe à la lecture de phrases écrites normalement. Encore s'agit-il de phrases courtes, puisque ce sont des sentences monostiques, présentées selon l'ordre alphabétique ; elles présentent en outre l'avantage d'avoir généralement un contenu éthique [83]. Le premier texte suivi est constitué par le début du prologue des *Fables* de Babrios. C'est un texte qui ne présente aucune difficulté et a pour thème l'Age d'Or.

De tous les documents que nous avons cités, il ressort que si les maîtres de l'époque byzantine apparaissent comme soucieux avant tout d'originalité au point de sacrifier les réalités linguistiques, en revanche, ils ont accentué une évolution qui s'est dessinée dès le début de l'époque romaine : pour eux, la mythologie n'est qu'une des composantes de la formation et la culture générale devient leur objectif essentiel ; en outre, ils s'efforcent de faciliter la tâche de leurs élèves — et cela constitue un apport spécifiquement grec aux techniques pédagogiques — en adoptant systématiquement l'ordre alphabétique assorti de procédés mnémotechniques et en ménageant des étapes minutieusement graduées entre la lecture des textes de mots et celle des textes suivis.

Sur un plan différent, celui de l'apprentissage de la grammaire, apparaissent toutes sortes d'exercices. Leur date tardive n'est pas pour nous surprendre, puisque la première grammaire, celle de Denys le Thrace, ne fut composée que peu de temps avant l'ère chrétienne. La grande majorité des exercices porte sur la morphologie : exercices de déclinaisons simples [84], de déclinaisons de mots appartenant à des flexions différentes[85], vocabulaire morphologique de base [86] ; exercices concernant les pronoms, démonstratifs [87] et personnels [88] ; déclinaisons de phrases : ο Πυθαγορας φιλοσοφος αποβας και γραμματα διδασκων συνεβουλευεν τοις εαυτου μαθηταις εναιμονων απεχεσθαι[89] ; exercices, très nombreux, portant sur la morphologie verbale, verbe non contractes [90] contractes en -άω [91], en -έω [92], en -άω, -έω, et -όω [93] ; exercices de vocabulaire portant sur

[83] On trouve des sentences monostiques dans une foule de documents ; citons, à titre d'exemples, J.G Milne, *loc. cit.*, p. 156—157 (IIIe s. av.J.C.), *P. Oxy.* XLII 3004 (Ier s.), *P. Iand.* V 77 (Ier — IIIe s) *P. Ryl.* I 41 et *Ostr. Tait* I 405 (VIe s.), et B. Boyaval, *Cahier d'Aurelios Papnouthion*, ZPE XVII, 1975, p. 225—236 (IVe s.).

[84] G. Zalateo, *Frammento Grammaticale*, Aeg. XX 1940, p. 7, sqq.

[85] G. Plaumann, *op. cit.*, p. 217.

[86] *P. Harris* 59.

[87] *P. Rein.* II inv. 2190 (BIFAO XXXIX, 1940, pp. 28—29) ; exercice du IIe — IIIe s.

[88] P.J. Parsons, *A school-boy book from the Sayce Collection*, ZPE VI, 1970, pp. 13—49.

[89] G. Kenyon, *loc. cit.*, p. 29.

[90] διδάσκω, H.R. Hall, *op. cit.*, n° 14222 ; γράφω, G. Zalateo, *loc. cit.*, p. 9 — 11 ; τύπτω *P. Rain.*, III 33.

[91] G. Kenyon, *ibidem*.

[92] P.J. Parsons, *loc. cit.*, *P. Hamb.* 166 (VIe s.), *P. Ryl.* III 533 (IVe s.), *P. Cair. Masp.* 67176 (époque byzantine), *P. Rein.* 2120. Tous ces documents concernent ποιῶ Ajoutons-y *P. Ryl.* III 534 (IVe s., πλέω), A. Oguse, *Deux papyrus grecs de Strasbourg*, Aeg. XXXVII, 1957, p. 77—79, φωνέω.

[93] A. Wouters, *An unedited grammatical and lexicographical papyrus codex in Dublin*, Ancient Society, III, 1972, pp. 259—262 (Ve s.), *P. Rain.* III 34 (Ve —VIe s.) et *P. Cair. Masp.* II 67176 (époque byzantine).

les composés de πίπτω[94] et de τάττω[95]. Là se termine l'acquisition des rudiments.

Sur le plan de la méthode et des techniques pédagogiques, nous avons constaté une identité presque absolue avec la façon dont procédaient les maîtres du Proche-Orient[96], (sans qu'il soit pour autant possible, dans l'état actuel de nos connaissances, de parler de filiation. Mais, sur un plan plus général, le caractère spécifique de la culture grecque est que justement elle est une culture et non une préparation à la profession, comme à Sumer et surtout en Égypte. Ce ne sont pas des scribes que les maîtres se donnaient comme tâche de former, mais des citoyens et surtout des hommes dignes de ce nom. Et cela est vrai des maîtres de la Grèce classique, comme de ceux de l'époque ptolémaïques, des époques romaine et byzantine. Sur ce point, il n'existe aucune solution de continuité.

Novembre 1984

Université de Paris X
200, Avenue de la République
F-92001 Nanterre

[94] B. Boyaval, *loc. cit.*, *Louvre inv.* MND 5552g (V[e] — VI[e] s.).

[95] A. Wouters, *Three Papyri Fragments with remains of word-lists*, Ancient Society, VI, 1975, pp. 275—278 (époque byzantine).

Un seul document concerne la syntaxe (*Br. Mus. Add. Ms.* 33368, publié par G. Kenyon *loc. cit.*); il date du III[e] s. et contient deux listes, l'une de deux cent sept verbes suivis des cas qu'ils régissent, l'autre, de conjonctions de subordination.

[96] On a retrouvé à Sumer de nombreuses tablettes grammaticales.